

JOURNAL DU CONFINEMENT

N°2 - 22 mars 2020

JOYEUX PESSIMISTE

Le téléphone sonne sans arrêt. C'est étrange, parce qu'en ces journées d'officielle claustration je n'ai rien de plus à dire que la semaine passée, que le mois passé, que dans toute l'année passée. Outre deux ou trois obstinés qui imaginent encore que j'aurais le désir de faire isoler je ne sais quels combles pour des sommes dérisoires, il s'agit plutôt d'amis, de membres de ma famille, de proches dont j'avais oublié l'existence. C'est un des rares avantages de la vieillesse : il y a de moins en moins d'importuns qui disposent des moyens de me déranger.

Mais oui, que ceux qui ont la mémoire inscrite dans leurs carnets d'adresse se rassurent, je vais bien. Et non, rien n'a changé. Rien ne change jamais ici, sinon le ton de la robe des chevreuils, la hauteur de l'herbe ou la couleur du piquetage des fleurs sur le tapis vert d'une prairie qui s'étire à l'infini. Toute cette vie végétale et animale qui insidieusement se transforme, fleurit, dépérit, meurt puis renaît est confinée à l'extérieur, derrière les vitres, hors de portée. Mais dedans, rien à signaler. Je pose mes deux mains sur les roues du fauteuil et

le fais glisser une fois encore vers la bibliothèque qui occupait il y a peu tout un pan de mur. Quand je l'ai construite, il y avait des livres jusqu'à cinq mètres de hauteur et plusieurs échelles disposées sur toute la longueur pour les atteindre. Depuis, la bibliothèque ressemble à une mine à ciel ouvert, avec ses crevasses et ses terrils. À l'aide de longues perches de bambou j'ai fait dégringoler tous les livres que je ne pouvais plus atteindre. Autrefois, je prélevais. Désormais je pioche ! J'ai même une sorte de pelle en bois utilisée jadis par les paysans pour pelleter le grain dans les gros sacs de jute qui me sert à remuer cette tourbe de pages et de couvertures entremêlées jusqu'à en retirer une pépite que j'ai parfois l'envie de feuilleter. La pelle ramène à la surface *Un roi sans divertissement*. Giono, 1947. Bonne pioche !

Étrangement, en m'éveillant ce matin je pensais à Giono et à son paysage éternellement répété du Contadour. La plongée dans le terril me l'apporte. Je pose le livre sur mes genoux. Je m'éloigne du chantier. Je roule jusqu'au poste d'observation proche de la porte car je sais qu'aujourd'hui j'aurai la visite du petit jeune

homme qui apportera un carton de victuailles. D'entre les pages 122 et 123, tombe un marquage, rectangle jauni aux bords effrangés à l'ancienne. C'est la photographie d'une jeune femme, aux cheveux sagement lissés en chignon qui m'offre son sourire indéchiffrable, venus du fond d'une pierre tombale vieille déjà de trente ans.

Je crois que j'ai moi aussi ce même sourire en contemplant le visage d'Élise. Aujourd'hui, je ne suis pas confiné. Je suis seul et je souris. La phrase de Giono sort toute seule de mes lèvres : "Je crois que ce qui importe c'est d'être un joyeux pessimiste."

Hemmel

LE PRINTEMPS... BIENTÔT...



Journal de confinement, premier jour ; enfin pas tout à fait puisque l'Oïse fait partie des départements qui ont appris à se confiner depuis quelque temps. Pour autant, le climat est fort différent.

L'an dernier, j'avais commencé le même exercice : écrire un journal mais le contexte était alors tout autre (rapport au climat, vous vous souvenez). L'époque

était insouciant, mais cette notion est tout à fait relative, bien évidemment.

J'ai envie de tricoter ce texte qui s'est égaré dans un disque dur avec celui qui va surgir de cette vie à l'intérieur, d'un temps obligé pour hiérarchiser autrement.

Je serai bientôt grand-mère. J'y pense chaque matin ; j'attends le jour où nos regards vont se croiser. Ce jour viendra, puisque je l'attends.

Aujourd'hui, j'ai décidé de commencer mon journal. À bientôt 60 ans, il était temps...

Un journal féministe, un journal féminin, un journal de femme, avec une focale étroite, volontairement limitée, un point de vue très partial et de fait très partiel d'un homo sapiens de sexe féminin.

Aux grandes femmes, la patrie reconnaissante...

Ève, UNE grande femme, connue de tous, c'est clair. La seule grande femme.

L'étourdie qui lui a fait manger la pomme. Mais pourquoi n'est-elle pas allée magasiner, comme disent les Québécois ? Pourquoi n'a-t-elle pas projeté une journée bucolique, sympathique, à croquer des pommes en solitaire, des kilos de pommes, à ramasser des pommes pour en faire des compotes, des tartes, des crumbles sans en garder une pour son homme qui n'aurait eu alors qu'un vieux yaourt qui traînait dans le frigo ? D'après l'histoire, notre indignité vient de là. Dans le mythe fondateur de nombreuses sociétés, c'est toujours une femme qui a tout déréglé : chez les Dinkas, les Chinois...

Seul un mythe chez les Inuits les a dédouanées de cette terrible destinée. Mais il fait froid, là-bas...

Il y a tout de même quelques icônes, Simone Veil, aujourd'hui, fait partie de notre patrimoine, à juste titre bien sûr ; Marie Curie, encore que. Et puis... Et puis pas grand-chose. Du vide.

L'histoire de l'humanité, c'est l'histoire des hommes, les femmes étant absentes de notre mémoire collective. Nous cumulons plusieurs handicaps.

C'est bizarre de relire ce début. Cela paraît lointain, flou, une autre vie. En si peu de temps, la pyramide des besoins s'est trouvée bousculée.

Et pourtant, le confinement met en lumière l'extrême difficulté pour des femmes à cohabiter avec leur agresseur. La violence contre les femmes n'a pas changé.

Ma toute-petite doit rester bien au chaud. Il ne fait pas bon naître en ce moment. Le printemps va revenir, le jardin va reflourir. Bientôt.

Hélène Beauvais

“NOUS SOMMES EN GUERRE”



Il a dit et répété plusieurs fois “Nous sommes en guerre”...

Pour mon père le mot évoquait une affiche annonçant la MOBILISATION GENERALE placardée aux quatre coins de l'hexagone, expression impropre parce

qu'un hexagone a six coins, ou plutôt six angles, expression qui prétend rendre compte que l'affiche a été collée dans tous les villes et villages – notons au passage qu'en août 1914, le masculin l'emportait facilement sur le féminin et personne ne se serait risqué à prétendre qu'on pourrait écrire “toutes les villes et villages”. Mais les affiches ont bien existé, elles ont été lues, des photos dans quelques manuels d'histoire de France en témoignent et tous les hommes en âge de porter l'uniforme sont partis, certains la fleur au fusil, paraît-il, et quelques-uns sont revenus, plus ou moins abîmés...

Pour d'autres, c'est peut-être la drôle de guerre... ou “Je fais don de ma personne...”, ou l'appel du 18 juin, ou la collaboration de “bons Français” ou les maquisards, l'affiche rouge...

Pour moi, c'est la guerre faite pacification – oxymore ou langue de bois ? – ce sont les rappelés, ce sont les copains partis ou hésitant ou refusant...

Pour l'heure il faut être confiné pour bien mener la guerre. Et disposer en quantité de nouilles et de papier toilette, si j'en crois les images de la télé.

Et moi je m'en lave les mains, je me confine dans le jardin.

Claude Aury

